

Élise COSTA

Comment
je n'ai pas rencontré
BRITNEY SPEARS

Éditions rue fromentin
Paris

(...) Tout a commencé en février 1998. Cela faisait deux jours que la neige paralysait la banlieue de Buffalo. La sortie au bowling organisée ce soir-là avait été annulée et nous étions confinées, Julie, Taylor et moi, dans la chambre de ma correspondante Leah. Nous avons décidé que ce serait une de ces soirées pyjama où nous fumerions des cigarettes mentholées, un masque d'argile sur la figure, avant de regarder un film d'horreur sous la couette.

Amherst se trouve du côté rouillé de l'État de New York, dans la province de Tonawanda, non loin de la frontière canadienne et des Chutes du Niagara. Au même moment, à quelques bornes de là, Vincent Gallo était en train de tourner *Buffalo '66* avec Christina Ricci. Julie était à ma gauche, en train de s'arracher les poils de jambes à la pince à épiler. Julie aimait les chips au vinaigre, Jordan Catalano et la G.R.S. Son plus grand regret était d'avoir les cheveux trop filasses pour les transformer en choucroute défiant les lois de la gravité comme celle des chanteuses à la voix rauque dont nous reproduisions les chorégraphies, Bonnie Tyler et Tina Turner en tête.

Leah appuyait nonchalamment sur les touches de la télécommande à la recherche de n'importe quelle chaîne qui ne serait pas en train de diffuser vingt minutes de publicité. Elle aimait Tori Amos et Ani DiFranco, la politique locale et un petit ami très laid qui lui confectionnait des collages de photos symbolisant leur amour. Elle voulait rentrer dans une école d'arts plastiques après le lycée. Je n'aurais pas pu rêver de correspondante plus chouette que Leah. Tous les après-midis pour le goûter, elle nous faisait chauffer des cookies Chips Ahoy au micro-ondes que nous avalions devant le Jerry Springer Show. Elle jouait dans une équipe de softball et avait déjà une voiture, une Pontiac vert et rouille retapée par son beau-père moustachu originaire de

Pennsylvanie. Moi, je peinais à avoir la moyenne en sport et je n'avais pas l'âge légal pour entamer des cours de conduite. L'index de Leah s'arrêta sur la télécommande au moment où Rose Mac Gowan, petite amie de Marilyn Manson, apparut à l'écran. Elle expliquait à Oprah Winfrey qu'elle ne voyait pas le mal qu'il y avait à vénérer Satan. Un léger frisson remonta le long de mon épine dorsale : la veille, en invoquant les esprits à l'aide d'un verre et de lettres découpées dans du papier journal, nous étions tombées sur un certain « 666 », ce qui avait eu le mérite de nous flanquer une bonne trouille. Taylor me demanda si je voulais qu'elle ferme la fenêtre. Je répondis que ça allait. Alors elle expira une dernière fois la fumée de sa cigarette, bascula la tête vers l'avant du lit et se mit à fouiller dans le bac à cassettes vidéos à la recherche de *Souviens-toi l'été dernier*. Taylor trouvait que toutes les angoisses de l'être humain avaient quelque chose de très esthétique, ce que je ne suis toujours pas sûre de bien comprendre. Dans l'album annuel du lycée promo 1997, Taylor avait écrit sous sa photo : « centre d'intérêt : *Bad Religion* ».

Soudain, alors que le vent soufflait sur l'antenne du toit, une gamine au teint frais et au cheveu propre apparut sur l'image tremblante et colorée de MTV. Elle était coiffée de deux couettes et habillée d'une mini-jupe, d'une chemise amidonnée nouée autour du nombril et de chaussettes de laine montantes. Ses lèvres étaient peintes du violet d'évêque argenté qui a traversé les années quatre-vingt dix. Je demeurai sans voix. À chaque refrain, sa langue percutait lentement ses dents blanches d'enfant élevée au lait entier. Une sorte d'*american dream* de cette fin de siècle déguisé en lolita pop qui chantait sa solitude et son désarroi amoureux dans les couloirs d'un lycée américain. Mélodie rythmée, look d'écolière, jolis basketteurs : le public visé était

alors clairement *teenage*. J'avais à peine quinze ans, un pull XXL, un jean mal coupé et un gros derrière. Je rentrais pile poil dans la case de l'auditrice type. Je n'avais jamais rien vu de tel.

Pourquoi ai-je continué à l'écouter ? La faute aux radios qui se complaisent dans le matraquage musical en programmant certains morceaux un nombre indécent de fois dans une même journée ? Ce serait être de mauvaise foi. Il y a des artistes dont j'achète les disques quoiqu'il advienne, que ledit disque soit bon ou mauvais, que le packaging soit attractif ou non et Britney Spears en fera toujours partie. Sans doute une question de fidélité aussi absolue qu'arbitraire. C'est assez curieux : après toutes ces années, je ne m'en suis toujours pas lassée. Écouter Britney, comme manger une tartine de Nutella, reste quoiqu'il arrive une bonne initiative, jamais décevante. Et ceux qui trouvent ça écoeurant ne font qu'admettre qu'ils en ont abusé par le passé.

Les chanteuses pop ont toujours été une constante sur « la bande originale de ma vie » (est-ce que ce terme a figuré dans le scénario de la série *Dawson* ? Je doute que mon esprit ait pu créer un concept aussi cucul de lui-même). Nirvana et Hole ont été deux groupes phares dans ma culture musicale et ils sont sans conteste responsables de mon intérêt pour les guitares électriques¹. Dans ma période âge ingrat dépressif, j'écoutais vachement Blonde Redhead. Et si je devais qualifier Blonde Redhead, je dirais qu'il s'agit de l'anti-Britney Spears² par excellence. Avec le temps j'ai

1. Et de mon non-intérêt pour l'héroïne par intraveineuse, ce qui en soi prouve que les adolescents sont moins influençables qu'on ne se l'imaginaient.

2. La plupart des magazines pour prépubères affirment que l'anti-Britney Spears est Avril Lavigne, ce qui est totalement absurde puis-

découvert que les admirateurs de Blonde Redhead étaient à 72 % des types instables et la preuve en est que lorsque j'ai arrêté de me sentir oh-tellement-incomprise, j'ai arrêté d'écouter Blonde Redhead. Ça ne s'est pas fait du jour au lendemain, je suis passée par plusieurs phases musicales transitoires avant d'en arriver à posséder plusieurs disques joyeux type *We're from Barcelona* de *I'm from Barcelona*³ et *Light and Day* des Polyphonic Spree, mais pendant tout ce temps, je n'ai jamais cessé de céder aux voix des chanteuses pop. Il faut croire que je n'ai jamais su être dépressive.

Sur mon ancien ordinateur tapissé d'autocollants et tournant sous Windows 95, une chanson de pop sirupeuse succédait invariablement à un morceau de Joni Mitchell, de T-Rex ou de Spinal Tap. Aujourd'hui, je possède l'intégralité des albums des White Stripes et des Dandy Warhols sur mes étagères. Mais, si vous cherchez bien, vous trouverez entre les tranches le dernier Miley Cyrus. Pourquoi, irrémédiablement, me suis-je toujours intéressée aux disques surproduits des Hilary Duff, Fefe Dobson et Stacie Orrico – nées d'ailleurs de la cuisse de Britney ? J'ai bien conscience que la majorité de la teenage pop est moyenne. Je ne dis pas ça pour jouer à l'expert musical aigri, ni pour me racheter une crédibilité auprès de qui que ce soit. Toute la musique pop n'est pas bonne à écouter. Mais l'infime partie qui rentre dans mes oreilles verse une quantité indécente d'endorphines dans mes veines. Il n'y a pas d'explication rationnelle à ce qui peut sembler être un truc de fille. Mais même mon petit ami barbu partage mon affection pour Ashlee Simpson

que la canadienne a révélé que gamine, elle avait ASSISTE à un concert de Britney Spears – et bien qu'elle n'ait jamais dit ce qu'elle avait pensé de la performance, ce fait en lui-même lui interdit de s'autoproclamer « punk ».

3. Le groupe a d'ailleurs enregistré et sorti en 2007 un single intitulé Britney en hommage à la chanteuse.

– de ses albums à The Ashlee Simpson Show dont nous avons suivi assidûment les deux saisons diffusées entre 2004 et 2005 – et pourtant Dieu sait qu’il rejette toute forme de métrosexualité.

(...)

3

« Mais nom de Dieu, qui est Britney Spears ? »

Je croyais pourtant connaître le moindre épisode sulfureux de son existence. De la première fois où on l’a entendue dire *fuck*, à celle où elle a été photographiée une Marlboro Light à moitié consumée entre les doigts, ou celle où elle a conduit son 4x4 avec son fils de quatre mois sur les genoux. Sans compter tous les épisodes où elle est s’est comportée comme une aliénée mentale. Tous mes proches savent bien que s’il y avait une question sur elle à *Qui veut gagner des millions*, je serais le numéro de téléphone à appeler.

Mais à l’hiver 2008, une information d’importance tournait en boucle sur les sites, magazines et émissions *people* : la mère de Britney Spears avait écrit ses mémoires et décrivait un envers du décor peuplé de détails sordides sur sa progéniture. En quelques lignes : Britney picole à treize ans sur le plateau du Mickey Mouse Club, Britney perd sa petite fleur à l’âge de quatorze ans, Britney embarque à bord de son jet privé avec un sac de cocaïne et de marijuana à dix-huit ans et, alors qu’elle vient de fêter son vingt-sixième anniversaire,

Britney est internée en psychiatrie à l'hôpital Cedars-Sinai, au 8700, Beverly Boulevard de Los Angeles.

J'avais donc commandé *Through the storm : A Real Story of Fame and Family in a Tabloid World* de Lynne Spears et l'avais reçu, trois jours plus tard, emballé dans un film de bulles d'air et du papier Kraft. À peine venais-je de refermer le livre que j'entendais le radio-réveil de mon petit ami barbu se déclencher. Il était déjà huit heures du matin. Les prostituées qui finissaient leur tournée nocturne rentraient dans l'hôtel voisin tandis que des gamins s'amusaient à faire des glissades sur le bitume verglacé.

Ne vous fiez pas aux médias.

(...)

Qu'on la méprise ou qu'on l'admire, Britney Spears symbolise cette Amérique puritaine avant sa déchéance ultime, elle est l'allégorie d'un pays qui se veut inaltérable avec l'aide et par la grâce de Dieu, gouverné parfois par l'hypocrisie et le mensonge, fatigué par ce devoir d'être à la hauteur de l'image qu'il s'est donnée. Il y a eu erreur, l'*America's sweetheart* était en réalité une bad girl : on a voulu donner aux petites filles un modèle, une icône virginale, mais en grattant un peu le fond de teint et les paillettes sur le décolleté, c'était Courtney Love qui apparaissait.

Bien sûr, la musique chantée par Britney n'est pas faite pour changer le cours de l'histoire comme celle de Bob Dylan ou de Leonard Cohen, elle n'a pas réellement créé de genre nouveau (les girls bands britanniques tels que Shampoo ou les Spice Girls avaient déjà pavé le chemin de la musique pop féminine dans les années 90) et pourtant elle restera. De tous les jolis minois qui peuplent nos écrans et nous captivent, c'est Britney qui nous hypnotise le plus. En dix ans de carrière, elle s'est imposée irrémédiablement, au point que

nos esprits s'en souviendront encore dans quarante ou cinquante ans. Quand nous serons à la retraite, Britney Spears sera à l'Amérique ce qu'est Marilyn Monroe aujourd'hui, un trésor national, une icône de la culture populaire, une artiste à l'aura sexuelle bien établie mais moyennement assumée, qui fut adulée dans le monde entier et érigée au rang de superstar avant de sombrer dans les abîmes de la solitude et de l'autodestruction. Pourtant selon toute logique, elle n'était pas censée devenir l'emblème d'une génération. Elle aurait dû devenir prof de fitness en Louisiane ou à la rigueur secrétaire médicale dans le Wyoming après avoir suivi un amour de vacances. Mais elle a décroché le statut d'icône pop. Et je veux savoir pourquoi.

(...)

Quelques heures plus tard, je me retrouvai dans un bar crasseux de Greenwich Village à me secouer la tignasse d'avant en arrière avec des bikers à la moustache proéminente, des filles aux collants léopard et des mecs au look d'éternel puceau. Je ne savais pas trop comment j'en étais arrivée là. Enfin, je savais que l'après-midi même j'étais en train de chercher ma position sur ma carte, qu'un homme à la moustache proéminente était sorti de nulle part, avec un blouson en cuir sans manche et une chevalière plaquée or en forme de molaire. Je me souvenais avoir eu un bref moment de recul, parce que voir un pirate motard à un mètre de soi, même s'il veut juste vous parler, est perturbant. Au lieu de cracher des obscénités en montrant ses bracelets de force, il m'avait fait un sourire amical et mon diaphragme s'était relâché de soulagement. Il m'avait tendu le flyer d'un concert « très cool » qui aurait lieu le soir-même pour l'ouverture d'un bar. On pouvait y lire REVENGE OF THE NERD ROCK écrit en typo dégoulinante. Je lui demandai si j'avais une tête à écouter du nerd rock (je suis totalement le genre à en écouter, mais est-ce que ça se voyait à ce point là ?), ce à quoi il répondit très sérieusement que quelqu'un qui venait d'aussi loin était forcément prêt à en écouter. Comme je me suis dit qu'il n'avait fondamentalement pas tort, j'y étais allée.

Une fois le concert terminé, je suis allée boire une mousse tiède à l'extérieur, histoire de quitter cette jungle moite et ses basses étouffantes. Sur une carrosserie flambant neuve, je vis son reflet : une quille de bowling débraillée à la coupe de cheveux faussement punk, un gobelet de plastique rouge à la main. Un grigou d'une quarantaine d'années, plus débraillé et plus punk que je ne le serai jamais, vint me taper la discussion. Il aimait les gin tonic noyés sous une mon-

tagne de glaçons, le psychédéisme des années 70 et les jeans noirs portés une taille en-dessous. Les hommes qui portent des pantalons étriqués, on comprend tout de suite qu'ils espèrent devenir stériles.

– Eh, Kiddo ! D'où viens-tu ?

(Durant mon séjour aux Etats-Unis, la question « D'où viens-tu ? » sera celle qu'on me posera le plus. Les Américains veulent toujours savoir d'où vous venez exactement et ce que vous faites chez eux.)

– De France.

– Ah ah ah ! Je pensais que tu venais du New Jersey ! explosa-t-il de rire en me tapant dans le dos avec affection et une force non maîtrisée, où ça en France ?

– Toulouse. Le sud. Le sud de la France.

– Oh, j'ai connu une femme qui venait du sud de la France un jour. Elle avait une sacrée chatte !

Mon nouvel ami rit de plus belle et me tapa à nouveau dans le dos. Un Van Subaru 360 aux couleurs chatoyantes comme un cul de babouin se gara sur le trottoir d'en face.

– Ah, Kiddo, je ne sais pas ce qu'elles ont les femmes en Europe avec leurs poils pubiens, mais parfois j'y pense et je me dis que les poils pubiens sont peut-être aux Européennes ce que la chevelure est à Samson.

Un instant j'eus l'impression d'être un garçon de quinze ans à qui son oncle, éternel célibataire avec une femme dans chaque port, expliquait les enjeux de l'existence. Je reconnus les bottes de pluie qui sortaient du Van. Hester s'approchait de nous d'un pas assuré.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? finit-il par me demander.

– Je... j'écris un livre sur Britney Spears.

– Génial ! Elle a l'air cool. Et elle a été la première à faire ce qu'elle a fait, ça se respecte.

– Se raser la tête devant les caméras ?

– Ça c'était punk ! Mais je parle de sa musique.

– Tu écoutes Britney Spears ?

– Oh non non, j'aime pas vraiment ce qu'elle fait, c'est pas mon truc. Tu sais moi j'écoute les Cramps et tout ça. Je pense juste que c'est la première à avoir fait des chansons à la vanille avec des couilles, tu vois ce que je veux dire ?

– Tu parles du mouvement girl power ? Parce que... techniquement, il y a eu les Spice Girls avant elle.

– Mais c'est ça ! C'est ça que j'essaie de t'expliquer : Britney Spears est à elle seule un girls band entier ! Pourquoi crois-tu que les gens ont plus aimé Britney Spears lors de ces deux dernières années que les Spice Girls dans l'ensemble de leur carrière ?

Je n'arrivais pas à savoir s'il était saoul ou pas. Je n'en revenais pas que ce mec, qui portait un tee-shirt à moitié usé avec l'inscription DETROIT, MICHIGAN sur le torse, eût un avis sur la musique de Britney Spears et, plus étonnant encore, qu'il éprouvât un quelconque intérêt pour les Spice Girls. Mon regard saisit le sourire toutes dents apparentes d'Hester. Elle avait le sourire le plus flippant de toute l'humanité. On aurait dit une souris tétanisée et agressive. Mais c'était réconfortant de voir qu'à sept mille kilomètres de chez moi, quelqu'un était content de me voir. L'un des membres de Revenge of the Nerd Rock était un de ses acolytes du club d'algèbre. Mon nouvel ami new-yorkais tira une dernière fois sur sa cigarette avec panache avant de la jeter dans le caniveau avec le talon de sa chaussure.

– Allez viens, je te paye une autre bière ! Il faut que tu rencontres mes autres potes, sinon tu vas penser que tous les punks de New York sont fous.

– Je ne sais pas trop, je suis vraiment crevée.

Voici un conseil : quand vous sentez que l'heure de rentrer a sonné, écoutez toujours votre petite voix intérieure – elle

qui se retrouve généralement étouffée sous les insistances d'un copain bourré qui veut absolument que vous poursuiviez la soirée avec lui – allez vous coucher, plus rien de bon ne pourra vous arriver. Néanmoins, quand vous sentez qu'au contraire vous devriez pousser un peu plus la fête alors même que rien ne la prédispose à être transcendante, faites confiance à votre instinct primaire de débauché. Vous pourriez vous retrouver dans un bar qui sent l'herpès, à ne pas parler de Britney Spears au milieu d'un groupe de punkers et punkettes qui vous feront grimper sur la table et vous encourageront à leur sauter dessus. Tout ça parce que dans la discussion, vous aurez eu la brillante idée de leur avouer que non, vous n'avez jamais slammé de votre putain de vie.

(...)

Le Las Vegas Gate et les boniments de Jason Alexander auraient pu tomber dans les méandres d'E! Entertainment pour ne ressortir que lors d'émissions spéciales « les vingt plus courtes unions d'Hollywood ». Si nous avions eu affaire à un événement isolé, cette histoire de mariage serait devenue une absurdité de plus dans le monde tragique et flamboyant de Las Vegas. Et qui en aurait eu quelque chose à cirer mis à part Oprah pour un de ses sermons hebdomadaires ? Le problème, c'est qu'à partir de 2004, les choses ont commencé à dégénérer pour Britney Spears.

Britney n'a jamais fait autant parler d'elle que durant son annus horribilis que fût 2007. Cela faisait pourtant trois ans qu'elle n'avait strictement rien produit d'un point de vue artistique et professionnel : pas de disques (mis à part un best of en cours de route), pas de tournée, pas de lancement d'une collection de vêtements comme certaines personnalités s'amusent à faire quand elles s'ennuient, pas d'interview (mis à part un entretien filmé pour Today Show en 2006 où ses faux cils se décollèrent en pleine crise de larmes), pas de répétition de danse et quasiment pas de tapis rouge. L'année où Raymond Barre passe l'arme à gauche, cette même année où les scénaristes d'Hollywood se mettent en grève et où Al Gore reçoit le Prix Nobel de la paix, le monde découvre également une Britney Spears incontrôlable. Après s'être séparée de Kevin Federline, ses fans – qui avaient jusqu'alors considéré ce dernier comme un loser pathétique et irresponsable parasitant la carrière de leur idole – se sont mis à espérer un comeback fulgurant et merveilleux. Au lieu

de ça, Britney s'est mise à faire la fête avec Paris Hilton, à picoler et à oublier son régime post-accouchement. Scandale et damnation. L'Amérique veut de la transformation, du dépassement de soi, une jolie fin et des tubes pour danser sous sa douche. Britney est une machine à entertainment : elle doit divertir la foule. C'est son job.

Au début je la soutenais dans son insubordination. À vrai dire, je ne m'étais jamais vraiment reconnue dans son statut de Miss America absurde. Mais peu à peu, j'ai fini par me désolidariser de son attitude white trash. Lorsqu'elle a délibérément montré sa vulve trois fois dans la même semaine à la foire aux requins, qui n'attendaient que ça pour se racheter une garde-robe chez Von Dutch, j'ai un peu pleuré intérieurement en même temps que sa mère. Aveuglée comme un supporter de foot qui s'en prendrait à son équipe favorite, je m'exclamaient devant mon écran à la vue de son appareil génital : « Britney ! Mais qu'est-ce que tu fous ?!@# ». Une réaction similaire à celle que j'avais eu quand Courtney Love avait posé à poil dans les rues de L.A. la veille de Noël, défoncée et le teint dégueulasse, sous le titre *Wax my anus* ! (épile mon anus) dans le numéro de 200 du magazine *Q*, en mars 2003. Je réagirais de la même façon si je voyais une amie tendre à ce point le bâton pour se faire battre. Pour quelqu'un qui clamait à qui voulait l'entendre qu'elle rêvait d'intimité, ça ne collait pas.

Au fur et à mesure, ses réactions imprévisibles et son caractère lunatique aidant, Britney s'est vue perdre la garde de ses deux garçons. Elle ne riait plus si ce n'est à gorge déployée, presque maniaque. Son sourire, fébrile et mécanique, était teinté de tristesse. La situation commença singulièrement à sentir la cervelle en putréfaction. Durant cette période, Britney me fit penser à un nourrisson qui hurlerait sans qu'on sache ce qui cloche chez lui. Et vous voulez l'aider et aider vos tympans, mais vous êtes dans

l'ignorance la plus totale. Ses errements paraissaient étranges au point que la plèbe se demanda si elle n'était pas cliniquement malade.

L'hypothèse était valable. À l'époque, *Le petit journal people* de Yann Barthès sur Canal + consacrait quotidiennement une minute (voire plus) à Britney Spears durant laquelle était relaté « l'évènement Britney Spears du jour ». Il ne se passait pas vingt-quatre heures sans qu'elle ne fasse une énorme bourde, ou ne se ridiculise puissamment. L'insolite devint ordinaire. Au bout de dix mois dans cet état, ils ne restait plus qu'une explication : la maladie mentale. Imaginez qu'elle :

- sortait avec une sorte de boléro-chemise transparente nouée sous la poitrine et ce sans soutien-gorge,
- roulait sans but pendant des heures dans les rues de Los Angeles,
- portait régulièrement une perruque rose pétard, même pour rentrer dans un 7-Eleven s'acheter un Twix,
- changeait de tenue plusieurs fois par jour, en priorité dans les toilettes des stations-services où elle se rendait pied nus,
- prenait sporadiquement un accent anglais.

(....)

Le soleil était déjà haut quand je m'attardai une dernière fois sur le front de mer de Venice Beach, un bâtonnet de glace à l'eau à la main. Le sucre d'une couleur chimique glissait sur mes doigts tandis que j'observai un beau métisse jouer au basket avec ses copains. L'un d'entre eux me lança un « Ce n'est pas un tee-shirt très catholique que tu as là », en riant, un index pointé vers mon tee-shirt Britney. Je me contentai de sourire. Un guérisseur dont la main droite effleurait le thorax d'une femme, cherchait à ouvrir son

chakra du plexus solaire. Un amas de bougies parfumées et de babioles d'art mexicain couvrait sa table de travail. Le rebouteux avait affiché devant lui une pancarte le montrant en train d'ouvrir les chakras de Britney Spears. Un billet de cinq dollars dans la poche, je cherchais un ultime souvenir à ramener. Je n'avais besoin d'aucun bracelet d'amitié ni de foulards hideux et encore moins de têtes réduites en plâtre peintes à la gouache.

Je m'arrêtai soudain vers une cartomancienne, postée juste devant mon hôtel. Elle avait les dents jaunies par le tabac et elle fumait Newport sur Newport en passant de temps en temps ses doigts nouveaux dans ses cheveux noir corbeau. Elle me plut d'entrée de jeu.

- Combien vous prenez ?
- C'est vous qui voyez, mais pas en dessous de cinq dollars.

Sa voix rauque me fit penser à celle d'une vieille actrice française qui aurait trop tiré sur la corde.

- J'ai que cinq dollars.
- Ça fera l'affaire, asseyez-vous. La consultation dure 10 minutes. Vous avez le choix : soit je vous lis les lignes de la main, soit je vous fais les cartes.
- Les cartes.
- Bien.

Elle jeta son mégot plus loin et ses sourcils se froncèrent sous l'effet de la concentration. Elle me tendit un paquet de cartes usées jusqu'à la corne, m'ordonnant de les battre. Quand j'eus fini, elle les étala face contre table devant moi et m'invita en à choisir quatre.

- Que de belles cartes, m'assura-t-elle
- Elle réfléchit quelques instants et poursuivit :
- Vous avez connu une période délicate, à valser à droite à gauche sans jamais vous poser, mais votre avenir promet de jolies surprises. Je vois que tout va se passer

exactement comme vous le souhaitez.

– Ah ?

– Oh oui, continua-t-elle en pointant son doigt sur une carte où un homme en slip portait des poids, vous êtes très combative.

Lorsqu'elle eut fini de me prédire l'avenir d'André Agassi, je lui demandai si elle savait quand la photo de Britney Spears chez son collègue guérisseur de chakras avait été prise.

– C'était il y a un sacré bout de temps. Je lui ai dit de l'enlever.

– C'était avant sa crise de nerfs ?

– Oui, bien avant. C'est pour ça que je lui ai dit de l'enlever. Je lui ai dit « Si tu laisses ça là, personne ne va pas croire que tu es bon ! ».

Alors que je m'apprêtais à la remercier elle ajouta :

– Ou peut-être aurait-elle dû venir le voir plusieurs fois.

(...)

Au téléphone l'un de mes rédac-chefs m'annonce qu'il vient me confier un reportage sur les concerts de Britney Spears en France. Sa venue à Bercy vient d'être confirmée, avec à la clé une nouvelle séquence vidéo d'ouverture. Exit Perez Hilton. Le jour même, j'ai dans ma poche un appareil photo jetable pour immortaliser le moment. Après tout, qui sait quand elle remettra les pieds à Paris ? Dans la fosse, sous les lumières cramoisies qui éclairent le palais omnisports, je reconnais une copine avec qui j'ai été en cours à la fac de droit. Entre les « Qu'est-ce que tu fais là ? » et les « Qu'est-ce que tu deviens ? », je lui raconte mon boulot de pigiste freelance. La bouche grimaçante, elle murmure un « Oh, il faut bien manger ». Je souris et fais mes adieux à mon ancienne vie, rejoignant mes amis de l'autre côté de la scène. C'était sincère et maladroit, mais je ne lui en voulais pas. Elle ne

rêvait pas d'être à ma place et je ne rêvais pas d'être à la sienne. La veille, j'ai eu des nouvelles de Robert, qui m'a promis des photos de Kentwood en souvenir. Il se remet doucement d'un accident de moto qu'il a eu trois semaines plus tôt aux abords du Mississippi. Mes articles ont tous fini par être acceptés et il m'arrive certains dimanches de me faire des pancakes avec la préparation achetée au supermarché Whole Foods à Los Angeles. Les hamburgers californiens me manquent, bien sûr. Mais les choses se passent plutôt bien.

Aux dernières nouvelles, Britney va mieux. Elle ne marche plus pieds nus dans les stations-services, a arrêté les nuits blanches, se fait beaucoup moins paparazzer qu'avant et sort avec son agent Jason Trawick, un minet au visage impassible, du genre à planter son couteau à cran d'arrêt dans la jugulaire du mot funky. Les tabloïds l'ont évidemment déjà déclarée fiancée et enceinte, mais pour le moment Britney continue à se balader dans les rues de Los Angeles en short en jean, marcel blanc et bottes de cowboy.

En la voyant danser mollement sur la scène parisienne, emmaillotée dans une culotte de satin façon lingerie des années trente, avec ses extensions marron délavé, je sais avec certitude que c'était une bonne chose que d'être là. Un de ces sentiments inexplicables, probablement. Britney représente cette Amérique que j'aime, émouvante dans ses imperfections, parfois versatile et qui peut aussi se révéler épatante. Le lendemain, la presse affiche sa déception non sans une pointe d'ironie et quelques jeux de mots rebattus. On lui reproche sa désinvolture, alors que c'est justement ce qu'il y a de formidable : son côté bas de gamme -de ses tatouages-décalcomanies aux chapeaux dénichés chez Prisunic en passant par son maquillage baveux -, ses paroles légères comme son tee-shirt d'Orlando sur fond de

mélodie accrocheuse... J'aime tout. Son leitmotiv pourrait être : travaille à fond, amuse-toi à fond (*work hard, play hard*). Aujourd'hui, Britney est redevenue normale, mais pour combien de temps ? Que va-t-il se passer le jour où elle récupèrera son indépendance financière⁴, où elle aura sorti deux ou trois nouveaux albums corrects, tourné à nouveau dans toutes les capitales du monde et qu'elle voudra lever le pied ? Qui nous dit qu'alors elle ne risquera pas de s'infiltrer dans une boîte de striptease de San Diego, d'abuser des tacos à 99 ¢ et de jeter ses lattes à la figure des paparazzi en les insultant (*Motherfuckers !*) comme au bon vieux temps ?

Quand je pense aux six mois qui viennent de s'écouler, je me demande si je continuerai à parler d'elle dans n'importe quelle situation. Pfff. À quoi bon se mentir ? Vais-je me trouver de nouvelles excuses pour continuer à parler d'elle, surtout ? Je ne m'en fais pas trop, Britney n'a jamais cessé de nous surprendre en dix ans, je ne vois pas pourquoi ça s'arrêterait du jour au lendemain. Ce qui est sûr, c'est que je n'aurai jamais honte d'aimer Britney Spears. Je ne me trouverai jamais ridicule d'écouter sa musique ni de lire ses frasques. Même dans vingt-cinq ans, même si mes enfants la jugent ringarde, qu'importe. Britney sera toujours cool. Elle sera mon Joe Dassin. J'espère qu'elle ne deviendra jamais une de ces chanteuses pop tièdes. Si elle ne créait plus de polémique, ça m'emmerderait vraiment. Quand j'ai su qu'elle fréquentait des restaurants bio pour manger de la SALADE, j'ai frémi. N'étais-je pas en train de perdre définitivement la vraie Britney, celle du Mac Do à quatre heures du matin, celle qui vidait son compte ban-

4. Fin décembre 2009, un jugement a prolongé la curatelle de Britney : son père reste gestionnaire de ses comptes pour encore six mois à partir de cette date.

caire en Starbucks ? Imaginons qu'un jour je me retrouve face à deux Britney, chacune hurlant « C'est moi ! c'est moi la vraie ! ». Pour démasquer la Britney-Bot, je leur mettrais un cheeseburger sous le nez. Celle qui se jette dessus sera, à coup sûr, la vraie.

Même si elle n'a pas changé le cours de mon existence, elle reste une artiste à laquelle je suis attachée. Pas forcément celle que j'écoute quand je vais mal, mais plutôt celle qui revient le plus souvent dans les bons moments. Et c'est cette musique là qui compte le plus.

Assise à mon bureau, le concert parisien me semble déjà très loin, bien plus que celui de L.A. Les jambes croisées sur la table, je contemple mes santiags. Je ne les mets pas tout le temps, juste pour des occasions spéciales. Quand elles seront suffisamment éclatées, je retournerai là-bas. Avec un peu de veine, peut-être que je me baignerai dans une des piscines plantées sur les versants d'Hollywood Hills. Je sirote un soda en réécoutant *Revenge of The Nerd Rock* sur MySpace. Même sans un seul gramme d'alcool dans le sang, je les trouve toujours aussi bon. Devant moi, deux coupures de journaux.

L'une date du 25 mai 2000, arrachée des pages de *Rolling Stone*, l'autre a été découpée dans *ELLE*, le numéro de janvier 2010. Le premier article, déniché sur eBay et expédié depuis Scranton, Pennsylvanie, raconte comment Chris Mundy, le journaliste, joue franc-jeu avec Britney. « [Alors] Vous lui dites qu'il semblerait qu'une partie d'elle veuille être une gosse normale, mais qu'être une gosse normale lui a toujours semblé ennuyeux [...] C'est si vrai, répond-elle ». Intitulé « Elle a remis ça » (*She's Done It Again*), l'autre papier est plus court, mais les photos de Carter Smith la montrent, le regard mutin, sur une balançoire de son jardin immense,

au milieu des dinosaures en baudruches. Une gamine ordinaire dans des escarpins cloutés à mille dollars la paire.

En 2001, Madonna arborait un tee-shirt Britney Spears sur scène, une sorte d'adoubement des temps modernes. À qui Britney passera-t-elle le flambeau ? Quand la chanteuse Miley Cyrus, alors à peine âgée de quinze ans, a posé à moitié nue sous l'objectif d'Annie Leibovitz les mauvaises langues se sont empressé de lui prédire un futur digne de Britney (overdose de champagne au réveillon et cure dans un centre de désintoxication à vingt-cinq ans). Quand la blondinette naïve Taylor Swift chante ses amours ratées au sein d'un lycée WASP dans son premier clip et qu'elle détrône les rappeurs balafres dans les charts, elle est certifiée « prochaine Britney Spears ». Ce ne sont pas les seules. Mandy Moore, JoJo et consœurs se sont déjà vu remettre le titre par les médias. Il y a toujours une future Britney Spears et la liste est longue. Mais Britney ne semble pas décidée à prendre qui que ce soit sous son aile. La fille qui lui succèdera n'est sûrement même pas encore née.

Mon petit ami ouvre la porte et me demande si je veux encore de la boisson gazeuse à l'aspartame. « Tu crois qu'on devrait se fiancer ? » est la seule réponse pertinente qui me vient à l'esprit. « Oh tu sais moi, tant qu'on reste ensemble... ». Les choses se passent plutôt bien et je me demande quand ça va foirer. Car ça peut foirer. Comme dit Britney : « Je traverse la vie comme une Karaté Kid »⁵.

5. Cette déclaration clôture le documentaire « For The Record » diffusé en novembre 2008 sur MTV..